

—Je te le promets...

Puis la mère et le fils prirent, par le boulevard de la Seine, le chemin de l'avenue de Neuilly.

Comment et pourquoi notre ami Claude Marteau était-il absent de la villa ?

Nous allons l'expliquer à nos lecteurs.

Immédiatement après le départ de Fabrice allant chercher mademoiselle Baltus à la maison d'Auteuil, Laurent s'était dirigé vers le pavillon qu'habitait Bordeplat avec son-mousse.

L'intendant-valet de chambre devait, on s'en souvient, mettre à exécution le plan de son maître, c'est-à-dire griser Claude Marteau et profiter de son ivresse pour lui arracher le secret de sa trouvaille.

L'ex-matelot était seul et s'occupait à raccommo-der un filet.

Il avait envoyé Petit-Pierre à Courbevoie, porter à un restaurateur le poisson qu'il lui fournissait deux fois par semaine.

Le brave garçon, ayant assisté depuis sa cachette à l'entretien de la veille au soir, attendait la visite de Laurent, et de minute en minute regardait du coin de l'œil s'il ne le voyait point paraître.

Il eut aux lèvres un sourire goguenard lorsque la silhouette imposante de monsieur l'intendant se dessina au détour d'une allée, et il se dit *in petto* :

—Attention, Claude, et veille au grain ! Ce bonhomme-là s'est promis de tirer les vers du nez ; mais il ne s'est pas levé assez matin pour ça, et c'est lui, au contraire, qui t'apprendra, sans s'en douter, ce que tu veux savoir...

Claude, pour son travail, s'était installé devant la fenêtre ouverte de la première chambre du chalet.

Laurent s'approcha de cette fenêtre avec sa physionomie la plus avenante.

—Eh ! bonjour, matelot ! fit-il, ça va bien ?...

—Pas mal, monsieur Laurent, et vous !... Ça boulotte-t-il.

—Ma foi, oui ! Mais que vois-je ? Vous n'avez point encore fait votre toilette, ce matin !...

Claude était en bras de chemise, en pantalon de treillis et chaussé d'espadrilles.

—Que voulez-vous ?... répliqua-t-il, je rabiboche mes verveux, et je n'ai pas eu le temps de me rendre joli... ajouta-t-il en riant, je n'attends aucune dame...

—Et moi qui venais justement vous proposer...

—Quoi donc ?

—De m'accompagner...

—Où ça ?

—A Bercy.

—Et, sans indiscrétion, que diable allez-vous faire à Bercy ?

—Nous avons besoin de vin pour l'office ; je vais en goûter là-bas afin d'en acheter quelques pièces et de monter notre cave sur un bon pied...

—Pas trop mal inventé ! pensa Claude, on goûte par-ci... on goûte par-là... et on se grise sans que ça paraisse... Attends un peu, gros malin !

—Eh bien ! reprit Laurent, qu'en pensez-vous ? Ça vous va-t-il ?

—Tout de même... quand ce ne serait que pour le plaisir d'être avec vous...

—Bravo ! Ça, c'est gentil !

—Quand partez-vous ?

—Tout de suite... ou du moins dès que vous serez prêt...

—Et le déjeuner ?

—Nous déjeunerons là-bas... Je paye une côtelette, une matelotte et un buisson d'écrevisses...

—Voilà un petit menu qui me botte !... Ça fait boire, les écrevisses, et je ne sais pas pourquoi, ce matin, j'ai la pépie...

—Ça se trouve à merveille... ce n'est pas le vin qui nous manquera... Habillez-vous vite... Tenue soignée... Je vous donne cinq minutes.

—En deux temps et trois mouvements ça sera fait...

—Nous sortirons par la rue de Longchamps... Vous me prendrez à l'office...

—As pas peur ! Je vous emboîte !

Laurent s'éloigna en se frottant les mains.

—Je le tiens ! se disait-il.

—Je le tiens ! pensait Claude de son côté, On va tutoyer des fioles pas mal, et rira bien qui rira le dernier ! En même temps il menait à bonne fin l'œuvre fort peu compliquée de sa toilette.

Cinq minutes après il rejoignait Laurent et quittait en sa compagnie la villa.

—Nous allons nous payer l'omnibus de Bercy, dit l'intendant.

—Naturellement, répliqua Claude ; mais je suis à jeun ce matin, et j'absorberais bien un petit verre de n'importe quoi pour me refaire le torse.

Laurent riait sous cape en voyant les dispositions ultra-bachiques de son compagnon.

—Bonne idée ! s'écria-t-il ; rien qui chasse les humeurs noires comme un verre de rhum...

—Va pour le rhum... J'apprécie ce produit des cannes à sucre de la Jamaïque... et de la Villette, et c'est moi qui l'offre...

Les deux compagnons entrèrent chez un marchand de vins de l'avenue de la Grande-Armée et se firent servir.

—Pas mauvais ! fit Claude après avoir ingurgité d'un trait l'alcool. Mais ces verres sont des dés à coudre... On n'a pas le temps de sentir couler le liquide...

—Impossible de s'en aller sur une jambe... répondit Laurent. J'offre le deuxième dé à coudre...

—Les bons comptes font les bons amis... Allons-y gaiement ! A la santé de nous deux, mon vieux !...

Laurent, nous l'avons dit, buvait sec et se croyait sûr de lui-même.

Il ne laissa pas une goutte de rhum au fond de son verre.

Quant à Claude Marteau, nous savons ce qu'il appelait un *dé de vitriol*, à Melun, lorsqu'il était batelier chez la veuve Gallet.

Une heure plus tard, les deux compagnons mettaient pied à terre à la station des omnibus de Bercy.

—Où déjeunerons-nous ? demanda Claude.

—Dans un bon endroit que je connais... répondit Laurent. Au rendez-vous des Courtiers... C'est à deux pas d'ici... Nous allons commander notre déjeuner avant d'aller chez mon marchand...

—C'est ça, et en même temps nous boirons un bock... Ce diable de rhum a doublé ma pépie...

Laurent fit la grimace.

—Oh ! murmura-t-il, un bock !

—Vous n'aimez pas la bière ?

—Je ne l'aime que dans l'après-midi... Un verre de vin blanc, le matin, me semble préférable...

—Je ne fais aucune objection au vin blanc... Commandez d'ailleurs et je boirai, comme un bon garçon, tout ce qu'il vous plaira que je boive...

On était arrivé au *Rendez-vous des Courtiers*.

Laurent donna des instructions pour le déjeuner et fit apporter une bouteille de chablis qui fut vidée en moins de trois minutes.

Les deux compères gagnèrent ensuite, bras dessus bras dessous, les caves du fournisseur où l'intendant voulait opérer ses emplettes, et qu'il connaissait de longue date.

—Venez-vous m'acheter quelque chose ce matin, monsieur Laurent ?... demanda ce fournisseur.

—Oui. J'ai besoin de vin d'office...

—Nous allons vous faire goûter ça...

Le négociant se munit d'une tasse d'argent, d'un forçat, de ces chevilles de bois qu'on appelle *faussets*, et conduisit ses visiteurs dans une cave amplement meublée de tonneaux, où ils commencèrent à goûter plusieurs crus de beaujolais et de petit bourgogne.

Laurent dégustait d'abord et passait la tasse à Claude.

Une douzaine de tonneaux furent percés. La tasse allait sans relâche de l'intendant au matelot.